

toujours les mêmes soupçons injustes contre le jeune homme qui me rendit cette nuit-là de si grands services. Mais il a été reconnu que de l'extérieur de l'usine on avait très-bien pu jeter par-dessus la muraille un corps enflammé quelconque capable de déterminer l'incendie du charbon ; on a reconnu encore qu'au moment où le prisonnier a trompé la surveillance de ses gardiens, l'incendie était dans toute sa force et devait déjà avoir couvé pendant plusieurs heures... Enfin, monsieur, je crois vous avoir dit qu'actuellement je ne connaissais parfaitement ce jeune homme et si, par bonheur, il existait encore, je vous demanderais d'avoir pour lui les égards, l'affection que vous pourriez porter à mon propre fils... Que diable ! ajoutait-il en s'interrompant, vous m'en feriez dire plus que je ne voudrais !

—Vos fils ! répéta Quentin d'une voix altérée ; avant de consentir à donner la main de votre fille à cet inconnu, quel que soit son rang, je vous ferai remarquer...

—Donner la main de ma fille à ce jeune homme !

—Ainsi seulement je puis m'expliquer l'action que vous, madame Van Baert et surtout mademoiselle Anna, lui portez tous.

—Voilà bien des sornettes, monsieur le lieutenant, répliqua Van Baert en se levant, et si vous saviez la vérité... mais je ne vous dirai qu'une chose : lors même que Léon aurait échappé à la mort, ce qui est possible, puisque son corps n'a été retrouvé nulle part, ni dans la rivière, ni dans les décombres de l'incendie, l'affection que nous lui portons et celle qu'il peut avoir pour nous ne seraient nullement cause de la rupture de votre mariage avec ma fille... Mais ce n'est pas de tout ceci qu'il s'agit... le jour se lève et il est temps de rejoindre vos hommes. Ainsi donc, prenez ma gourde, buvez un coup, car ce brouillard est très-malsain, et en marche, nous causerons plus tard.

Quentin, un peu rassuré, accepta, sans se faire prier la petite bouteille d'osier que lui tendait le maître de forges. Chacun y porta fraternellement les lèvres à son tour ; puis les deux voyageurs commencèrent à descendre la montagne.

XVII

Plus ils approchaient de l'endroit où les gendarmes étaient en embuscade, plus ils redoublaient de précautions afin que le bruit de leurs pas ne donnât pas l'alarme. Quand ils quittèrent le grand chemin pour atteindre le bouquet de bois, ils virent des têtes apparaître silencieusement derrière chaque rocher. Sur la petite plate-forme où s'élevaient les trois chênes, une sentinelle demanda à voix basse, en faisant craquer la batterie de sa carabine :

—Qui vive ?

—C'est nous, Bourguignon, répondit Quentin, ne nous reconnaissez-vous pas ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

—Rien, lieutenant ; ils n'ont pas bougé.

—Avez-vous entendu quelque chose ?

—Un d'eux a poussé des gémissements toute la nuit, comme s'il était sur le point de rendre l'âme... Un autre semblait l'encourager et le consoler.

—Cela est bien singulier, reprit Van Baert, mais s'il fait déjà assez clair pour agir, avançons donc ; l'ennemi ne me paraît pas dangereux pour le moment.

Bourguignon fit signe à ses camarades, qui apparurent comme par enchantement. Ils avaient jeté leurs manteaux pour être plus libres dans leurs mouvements, et tenaient leur carabine à la main, prêts à faire feu.

Sur l'ordre de leur chef, tous se rapprochèrent sans faire de bruit, de manière à former une ligne de plus en plus serrée autour du rocher. Ils n'étaient plus qu'à une douzaine de pas environ de l'entrée de la grotte, lorsque le lieutenant fit entendre le commandement *Ce halte !* Ceux que l'on cherchait venaient enfin de s'éveiller, et un bruit de voix annonça que quelqu'un d'eux allait paraître.

En effet, une minute après, un homme en haillons, tout

éboufflé, se frottant les yeux des deux mains à la fois, comme s'il eût été éveillé en sursaut au plus fort de son sommeil, se montra à l'entrée de la grotte : c'était Sylvain. Il regarda d'abord le ciel pour consulter le temps, suivant l'habitude commune aux campagnards et aux marins ; puis il étendit les bras, ouvrit une bouche démesurée et fit entendre un long baillement.

Tout à coup un changement complet s'opéra dans sa personne. En rabaisant ses regards vers la terre, il venait d'apercevoir les gendarmes. Or, nous savons quelle haine mortelle l'insensé éprouvait pour eux ; son teint s'anima, ses lèvres se serrèrent, et il bondit en arrière comme s'il se fût trouvé subitement sur le bord d'un abîme. Puis, il s'adossa à une pointe de rocher ; sans pousser un cri, sans prononcer un mot, il tira de sa poche un de ces terribles couteaux-poignards que les Aveyronnais appellent *capuchadou*, et se prépara dans un calme farouche à la résistance.

Les gendarmes s'élançaient déjà pour le désarmer ; M. Van Baert comprit que, s'il laissait les agents de la force publique se livrer à leur ardeur, l'arrestation de Sylvain ne pourrait avoir lieu sans effusion de sang. Les abords de la grotte étaient difficiles et rocaillieux ; d'un autre côté, Sylvain, qui, comme nous l'avons dit, était de haute taille et d'une force athlétique, avait l'avantage du terrain ; selon toute apparence, le premier qui arriverait à sa portée sentirait l'atteinte du couteau avant que les autres eussent pu venir au secours. Aussi cria-t-il d'une voix impérieuse :

—Arrêtez, messieurs, arrêtez donc. Pourquoi employer la violence quand on peut employer les moyens de douceur ? Diable ! vous ne connaissez pas la puissance d'une pareille arme dans les mains de ce gaillard-là... L'un de vous au moins la connaîtrait à ses dépens.

Les gendarmes s'arrêtèrent encore, impatientés des lenteurs du prudent maître de forges. Sans s'inquiéter de leurs murmures, il s'avança résolument vers le vieil insensé.

—Qu'est-ce que cela, Sylvain ? dit-il avec sévérité. N'ai-je pas défendu dans toute la commune de porter sur soi de pareils couteaux ? Voyons, remettez-moi votre capuchadou, et ne faites pas de résistance inutile.

Le vagabond reconnut sur-le-champ M. Van Baert, et quittant son attitude menaçante, il porta la main à son front, pour y chercher le vieux chapeau déchiré qu'il portait d'ordinaire. Autant il avait horreur des gendarmes, autant il respectait l'honnête manufacturier qui, plus d'une fois, lui avait fait l'aumône. Cependant il ne livra point son couteau et répondit avec cette espèce de dignité mystique qui était un des caractères extérieurs de sa folie :

—Avec quoi donc se défendra l'archange Michel si vous lui prenez son capuchadou ?

—Il est bien question de l'archange Michel, exécutez-vous de bonne grâce, ou sinon...

—Ah ! vous ne savez pas ! reprit Sylvain avec orgueil, c'est moi qui suis l'archange Michel ! Je puis le dire à présent, car ma mission est finie... Dieu m'avait donné le pouvoir de brûler sept maisons dans cette commune, parce que la commune a péché... Dieu m'a puni à mon tour parce que j'ai mis le feu aux forges de Boussac... C'est le jeune homme, vous savez, qui me l'a dit. Aussi vous ne croyez plus que je suis l'archange Michel, parce que je n'ai plus mes ailes dorées et ma lance de feu...

—Vieux radoteur, interrompit Van Baert, oubliant dans sa colère qu'il s'adressait à un fou incapable de le comprendre, vous n'êtes pas plus l'archange Michel que je ne suis le grand Turc, si vous avez eu jamais des ailes, ce n'a pu être que des ailes d'oison... Ce n'est pas avec votre lance de feu que vous avez brûlé tant de fermes et que vous avez été sur le point de me griller moi-même avec ma maison et tout mon monde, mais bien des mèches souffrées que vous alliez préparer dans les montagnes et que vous jetiez par-dessus les murailles... Mais je me laisse là emporter ! Voyons, livrez-moi votre couteau de bonne grâce, ou il vous arrivera malheur.